

## VICTOR ET ADÈLE VÉCURENT ISSY...

Issy-les-Moulineaux, Musée français de la carte à jouer, dimanche 22 septembre 2019  
Inauguration de la plaque du 15 bis rue Auguste Gervais :

Victor HUGO et Adèle FOUCHER  
vécurent ici  
leur amour naissant  
au cours de l'été 1819  
« Le plus grand des bonheurs  
est encor dans l'amour. »

Monsieur le Maire,  
Messieurs les élus,  
Cher Denis Butaye,  
Cher Jean-Baptiste Hugo,  
Chers amis d'Issy et d'ailleurs,

Par l'intermédiaire de votre nouveau compatriote et voisin Gérard Pouchain retenu aujourd'hui à Guernesey, je vous remercie de m'avoir associé à la conception, à la réalisation, à la pose, et maintenant à l'inauguration de cette plaque coincée entre le 15 et le 15bis de la rue Auguste Gervais. Rue particulièrement bien nommée pour abriter une plaque à la mémoire de Victor Hugo, car si elle célèbre la mémoire de celui qui fut maire d'Issy-les-Moulineaux pendant cinq ans, entre 1903 et 1908, soit un peu moins longtemps que Jean Valjean à Montreuil-sur-Mer, et huit fois moins longtemps que vous, M. le Maire, la mémoire de ce grand Gervais entrera désormais en concurrence avec celle de Petit-Gervais, le jeune ramoneur à qui Jean Valjean vole une pièce de monnaie au début des *Misérables*. Quoi qu'il en soit, le texte de cette plaque de la rue Auguste-Gervais, qui s'appelait du temps de Victor Hugo la rue du Château, formera, peut-être en raison même de sa brièveté, l'unique objet de cet exposé.

Il y aura eu deux nouvelles plaques touchant Victor Hugo de près dans le Grand Paris en 2019 : l'une consacrée à Juliette Drouet sur une petite place du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, l'autre à Issy-les-Moulineaux concernant Adèle Foucher. L'amour conjugal en périphérie, l'amour extraconjugal au centre, c'est le monde à l'envers. Il est vrai cependant qu'il n'y a pas une, mais deux plaques à Issy-les-Moulineaux, puisque celle que nous inaugurons existait pour ainsi dire déjà, seulement on ne la voyait plus – on la voyait si peu qu'elle m'avait échappé quand j'étais venu enquêter sur place au début du siècle. Car non seulement elle était en blanc sur fond blanc – tout l'inverse, ou presque, de la nouvelle, qui est en blanc sur fond noir – mais en plus elle était cachée. Elle disait ceci, je vous le rappelle, avant d'expliquer pourquoi la nouvelle version est meilleure (au grand soulagement du public et des autorités) :

Dans cette maison  
Victor Hugo et Adèle Foucher  
se retrouvaient  
avec leurs familles  
au cours de l'été 1819

Inscription à comparer avec notre reformulation : « Victor Hugo et Adèle Foucher / vécurent ici / leur amour naissant / au cours de l'été 1819 ». Si on ne sait pas qui était Adèle Foucher, la nouvelle plaque permet au moins de comprendre que c'était l'amoureuse de Victor Hugo ; l'ancienne restait plus énigmatique, ou présupposait une meilleure connaissance de la suite de l'histoire. Cette histoire, nous n'y couperons pas, c'est du reste un beau roman, c'est une belle histoire, et nous allons la retracer tout de suite, en commençant par la première ligne de la nouvelle plaque : « Victor Hugo et Adèle Foucher ». Il se trouve que par la suite de circonstances peu ordinaires, la chronologie de leur amour remonte anormalement haut, avant même leur naissance qui eut lieu comme vous le savez tous le 26 février 1802 pour Victor Hugo, et comme vous le savez peut-être moins le 28 novembre 1803 pour Adèle Foucher.

### **Mariages à l'hôtel de ville**

C'est au cours de l'année 1796 que Léopold Hugo, vingt-trois ans, militaire de carrière, qui est encore adjudant-major, c'est-à-dire capitaine, nommé rapporteur d'un conseil de guerre à Paris, rencontre à quelques mois d'intervalles celle qui va devenir sa femme, la nantaise Sophie Trébuchet, et celui qui va devenir son ami, le nantais Pierre Foucher, secrétaire greffier au même conseil de guerre que lui. Le 15 novembre 1797, Léopold Hugo épouse Sophie Trébuchet à Paris avec Pierre Foucher comme témoin ; six mois plus tard, Pierre Foucher épouse Anne-Victoire Asseline avec Léopold Hugo comme témoin. Fin du chapitre intitulé « Mariages », construit avec beaucoup d'art, dans la première biographie de Victor Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863) :

Les deux jeunes gens [les parents de Victor Hugo] se marièrent civilement à l'hôtel de ville même. Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés, les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout.

Le greffier ne tarda pas à suivre l'exemple du major, et l'hôtel de ville abrita deux jeunes ménages. Le greffier, sans famille, pria le major d'être son témoin [le 4 mai 1798]. Au dîner, le major, qui avait naturellement de l'entrain, eut de plus la gaieté et l'expansion d'un nouveau marié. Il emplit un verre et, le tendant, dit à son ami :

– Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

La singularité de ce vœu, c'est qu'il se réalisa.

La singularité de ce passage, c'est sa reconstitution a posteriori. Elle est évidente depuis la publication en 1985 chez Plon, dans la bien-nommée collection « Les Mémorables », par Annie Ubersfeld et Guy Rosa, de cet ouvrage essentiel qui rassemble les brouillons de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, sous le titre *Victor Hugo raconté par Adèle Hugo*. On y découvre

notamment qu'il n'est pas tout à fait exact que « le greffier ne tarda pas à suivre l'exemple du major »... Au contraire, la précision suivante apparaissait dans les versions antérieures, sous la plume d'Adèle : « Ma mère et mon père, religieux tous deux, voulaient un prêtre. Un prêtre non assermenté les maria dans une maison particulière. » Quant à l'histoire du toast porté par Léopold Hugo, c'est une variation très ultérieure sur une phrase des mémoires de Pierre Foucher : « Je me mariaï peu après, à mon tour, sans me douter que les gâtés que débitait M. Hugo, un de mes témoins, sur l'union à venir de nos enfants, seraient une vérité. » Dans son premier jet, Adèle avait écrit beaucoup plus sobrement : « De ces deux mariages se préparait dans l'inconnu à longue échéance un autre mariage ; le troisième fils de M. Hugo, qui fut Victor Hugo, se maria à une fille de M. Foucher. » Une version ultérieure présente plus rapidement « ces deux mariages d'où devaient sortir deux enfants destinés l'un à l'autre, mon mari et moi ». Aucune version, on peut s'en étonner, ne relève cette coïncidence tout de même curieuse que les deux enfants qui s'épouseront seront les troisièmes enfants des deux ménages : la prophétie supposée avait pris son temps pour se réaliser.

### Aux Feuillantines

Passons sans transition, ou presque, de 1798 à 1809. C'est la période de la grande épopée napoléonienne. Léopold et Sophie, qui ne se sont à peu près jamais bien entendus, sont désormais séparés, mais Sophie est partie en Italie avec ses enfants sur les traces de Léopold, muté là-bas, pour obtenir qu'il paye sa pension alimentaire. De retour à Paris, elle s'installe avec ses fils dans le quartier de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, non loin du Val-de-Grâce. Elle trouve dans le courant du premier semestre de l'année 1809 une location dans ce qui restait d'une propriété religieuse du XVIIIe siècle vendue comme bien national à la Révolution, le couvent des Feuillants, qui regroupait plusieurs bâtiments plus ou moins ruinés, et comptait surtout un jardin de deux ou trois hectares en plein Paris :

Le jardin était grand, profond, mystérieux,  
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,  
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,  
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres ;  
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;  
Au milieu, presque un champ ; dans le fond, presque un bois.

Ce sont les fameuses Feuillantines, auxquelles Victor Hugo consacra plusieurs poèmes devenus célèbres (ici « Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 », *Les Rayons et les ombres*, XIX). Il n'en reste plus rien dans la réalité à part le nom de la rue des Feuillantines (75005 Paris) – où se trouve une belle plaque, belle par ses dimensions du moins, car son texte contient une erreur de date (1808 à la place de 1809). Faute vénielle pour cet « œil profond du souvenir » par lequel Victor Hugo commentera dès le milieu des années 1870, dans *Le Droit et la Loi*, la disparition de son paradis d'enfance : « Il ne reste plus des Feuillantines **qu'un peu d'herbe et un pan de mur décrépît encore visible entre deux hautes bâtisses neuves ; mais cela ne vaut plus la peine d'être regardé, si ce n'est par l'œil profond du souvenir.** »

Pierre Foucher était allé lui aussi tenter sa chance en Italie comme commissaire aux vivres, et en était revenu plus pauvre qu'il n'était parti pour retrouver une place au ministère de la Guerre. Les Foucher et les Hugo ne s'étaient pas fréquentés en Italie ; il semble que pour des raisons inconnues – peut-être des disputes – leur relation ait subi une éclipse assez longue entre leurs

mariages et leurs retrouvailles à Paris en 1809. Car dans ce jardin si important des Feuillantines, les fils Hugo, Abel, Eugène et Victor, jouaient à toutes sortes de jeux, à commencer par la balançoire, avec les aînés de Pierre Foucher, Victor (Foucher) et Adèle. Adèle s’amusera à raconter dans ses souvenirs que Victor Hugo avait pour souffre-douleur son frère Victor, qui avait à peu près le même âge que lui mais qui se laissait faire : « Mon mari qu’aucune agression ne pourrait faire sortir de sa douceur de formes était un tortureur dans son enfance. »

Cette période bénie, pour Victor Hugo du moins, dure un peu moins de deux ans, de l’été de 1809 au début du printemps de 1811, date à laquelle Sophie Hugo, qui regarde de loin la brillante carrière ascendante de son mari, lequel a suivi Joseph Bonaparte de l’Italie à l’Espagne, décide de repartir en famille, pour les mêmes raisons que précédemment en Italie, mais à Madrid cette fois.

Le voyage et le séjour à Madrid dureront un an, année capitale dans la formation de Victor Hugo, pendant laquelle l’appartement des Feuillantines a été gardé. Si bien qu’au retour, au printemps de 1812, retour précipité par les évidents signes de faiblesse que donne déjà l’empire en Espagne, les habitudes aux Feuillantines sont vite reprises – avec cette différence que l’aîné, Abel, est resté en Espagne avec son père, et que Pierre Foucher vient avec deux nouveaux couples d’amis plus ou moins voisins, les Lucotte et leurs trois fils, qui s’installeront bientôt aux Feuillantines aussi, et les Delon dont le fils unique, qui ne s’appelait pas Alain mais Édouard, venait d’entrer à Polytechnique. Dans le jardin sont donc réunis Eugène et Victor Hugo, Victor et Adèle Foucher, Édouard Delon, Amato, Armand et Emmanuel Lucotte. Il paraît qu’Eugène et Victor rivalisent déjà pour conquérir le cœur d’Adèle, mais que cette dernière n’a d’yeux que pour le jeune polytechnicien : rien de nouveau sous le soleil... Aussi bien le souvenir que Victor Hugo prêtera au condamné à mort dans un chapitre fameux (XXXIII) du *Dernier Jour d’un condamné* présente-t-il une reconstitution précise du cadre mêlée à beaucoup d’invention. Comme c’est la scène originelle du premier baiser plus rêvé que volé, il était impossible de la passer sous silence ici – même s’il faut insister, quitte à détruire le mythe récurrent et sans aucun fondement d’un premier baiser échangé à Issy, sur sa recomposition a posteriori :

Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce.

Et puis, quatre ans plus tard, m’y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin.

La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l’Andalouse de quatorze ans, Pepa.

Nos mères nous ont dit d’aller courir ensemble : nous sommes venus nous promener.

On nous a dit de jouer et nous causons, enfants du même âge, non du même sexe.

Pourtant il n’y a encore qu’un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je disputais à Pepita la plus belle pomme du pommier ; je la frappais pour un nid d’oiseau. Elle pleurait ; je disais : C’est bien fait ! et nous allions tous deux nous plaindre ensemble l’un de l’autre à nos mères, qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

Maintenant elle s’appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle des petits oiseaux, de l’étoile qu’on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies

de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille.

Ce soir-là, c'était un soir d'été. Nous étions sous les marronniers, au fond du jardin. Après un de ces longs silences qui remplissaient nos promenades, elle quitta tout à coup mon bras et me dit : Courons !

Je la vois encore ; elle était tout en noir, en deuil de sa grand'mère. Il lui passa par la tête une idée d'enfant ; Pepa redevint Pepita, elle me dit : Courons !

Et elle se mit à courir devant moi avec sa taille fine comme le corset d'une abeille, et ses petits pieds qui relevaient sa robe jusqu'à mi-jambe. Je la poursuivis, elle fuyait ; le vent de sa course soulevait par moments sa pèlerine noire, et me laissait voir son dos brun et frais.

J'étais hors de moi. Je l'atteignis près du vieux puisard en ruine ; je la pris par la ceinture, du droit de victoire, et je la fis asseoir sur un banc de gazon ; elle ne résista pas. Elle était essoufflée et riait. Moi, j'étais sérieux, et je regardais ses prunelles noires à travers ses cils noirs.

– Asseyez-vous là, me dit-elle. Il fait encore grand jour, lisons quelque chose. Avez-vous un livre ?

J'avais sur moi le tome second des Voyages de Spallanzani. J'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son épaule à mon épaule, et nous nous mîmes à lire chacun de notre côté, tout bas, la même page. Avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien. – Avez-vous fini ? me disait-elle, que j'avais à peine commencé.

Cependant nos têtes se touchaient, nos cheveux se mêlaient ; nos haleines peu à peu se rapprochèrent, et nos bouches tout à coup.

Quand nous voulûmes continuer notre lecture, le ciel était étoilé.

– Oh, maman, maman, dit-elle en rentrant, si tu savais comme nous avons couru !

Moi, je gardais le silence. – Tu ne dis rien, me dit ma mère, tu as l'air triste. J'avais le paradis dans le cœur.

C'est une soirée que je me rappellerai toute ma vie.

Toute ma vie !

Revenons à la réalité. C'est en décembre 1813 que s'achève le second séjour aux Feuillantines, Victor n'a encore que onze ans, et Adèle vient d'avoir dix ans. Dans la première version des souvenirs de son mari – ils coïncident ici pour la première fois avec les siens –, elle ne cache pas qu'elle confond les deux séjours, qu'elle a même bien du mal à se souvenir de quelque chose, et met ses récits sur le compte de son mari – exception faite de la balançoire et du jeu de la brouette. Il n'empêche, leurs versions coïncident tout de même sur le principal, à savoir le bonheur :

Mon mari parlant des Feuillantines dit : « C'est le soleil levant de ma vie, c'est tout un monde de souvenirs pour moi. » C'est aussi pour moi un des souvenirs lumineux de mes premières années. [...] Je me rappelle, aussi nettement que le permet l'estompe épaisse des années, certaines choses de ces Feuillantines, car, en dessous, tout est pour moi dans une nuit complète.

[...]

Quand j'allais aux Feuillantines, c'était pour moi chercher la joie.

D'avril 1812 à décembre 1813 le second séjour aux Feuillantines aura duré vingt mois, soit à peu de chose près (un mois ?) la durée du premier. Les Hugo et les Lucotte en sont chassés par expropriation. Ils vont alors s'installer en face de chez leurs meilleurs amis les Foucher, qui eux sont restés au Conseil de Guerre, à l'endroit où la rue du Cherche-Midi traverse aujourd'hui le boulevard Raspail. L'hôtel des Conseils de Guerre où vivaient les Foucher a été rasé, mais non l'hôtel au rez-de-chaussée duquel, en fond de cour, Sophie Hugo prend une location avec ses enfants et la famille Lucotte : il se trouve à l'actuel 44, rue du Cherche-Midi, et il est aujourd'hui orné d'une plaque – non pas pour Victor Hugo, pour une fois, mais pour l'Abbé Grégoire qui s'y installera aussi vers 1820 et y mourra le 28 mai 1831.

## **La Restauration**

Le nouveau jardin étant considérablement plus petit que celui des Feuillantines, et les enfants ayant grandi, Mme Hugo leur en interdit l'accès – si bien qu'ils doivent trouver d'autres occupations. En hommage à ce beau Musée français de la carte à jouer qui nous accueille, il faut extraire des brouillons d'Adèle Hugo ces deux paragraphes qui pourraient faire l'objet d'une nouvelle plaque à apposer au 44, rue du Cherche-Midi, en hommage à la bouillotte, cet ancêtre du poker très à la mode depuis le Directoire :

Armand Lucotte arriva, triomphant, du dehors et tira de sa poche des cartes et des fiches. « Nous allons jouer aux cartes, ajouta-t-il, je vais vous apprendre la bouillotte. Montons dans nos chambres et enfermons-nous. » C'est accepté, on monte, on organise une table et voilà ces bruyants gamins devenus tapis vert.

Cette bouillotte les ravit. Ils ne quittaient pas les cartes, y passaient la moitié des nuits. Ils avaient à peine chacun dix sous dans leur poche et ils trouvaient moyen d'intéresser le jeu. Ils divisaient, subdivisaient leurs sous, en faisaient des parcelles de sous. Un sou représentait cent fiches.

On se demandera comment Mme Hugo, elle la mère vigilante et sévère, souffrait ces journées perdues, ces nuits de jeu, laissait ainsi ses fils se détacher du travail et pourquoi les enfants, amoureux de travail, avaient ce continuel besoin d'amusement.

La réponse se trouve dans la période exceptionnelle qu'ils traversent : c'est l'écroulement de l'empire, les esprits sont ailleurs. L'histoire va remplacer le jeu, c'est ce que disent en toutes lettres les mémoires d'Adèle : « Ces récits qu'on grossissait, fabuleux pour des cerveaux d'enfants, attiraient, étonnaient les petits Hugo. La bouillotte en pâtissait, ils la laissaient pour écouter. » L'histoire remplace le jeu, donc, et même la géographie, car il fallait suivre les étapes de la chute de Napoléon – le jeu de mots qui s'impose est d'Adèle aussi : « Le dégoût des cartes à jouer s'acheva dans l'amour des cartes de géographie. » Et l'invasion des Prussiens et des Cosaques, qui campèrent dans la cour et devant l'hôtel, acheva de changer les idées des enfants. Les descendants des nombreux Russes blancs installés à Issy-les-Moulineaux seront sans doute heureux d'apprendre que leurs lointains ancêtres, qui campaient sur un peu de paille dans la cour et devant l'hôtel de la rue du Cherche-Midi, ces fameux cosaques terrifiants de 1814, n'ont pas laissé un si mauvais souvenir, loin de là :

Mon mari me racontait qu'ayant besoin dehors, et ne voulant pas marcher sur eux, il cherchait où mettre le pied. Le colonel prussien, qui se trouvait là, lui dit : « Marchez dessus. » Ces malheureux étaient moins que des animaux, des espèces de

choses. Les âmes de ces pauvres esclaves semblaient ailleurs. Peut-être allaient-elles à Dieu chercher la liberté. Les âmes, on ne les lie pas. Nulle main humaine n'a cette puissance. On ne fait pas les âmes serfs.

Les cosaques avaient remplacé leurs caricatures. On n'en trouvait plus une dans Paris. La peur qu'on avait d'eux était d'ailleurs de la chimère ; ces effrayants vainqueurs ne commirent aucune exaction. On leur avait fait la leçon. Depuis le Don et le Niemen, on leur disait que Paris était la lumière du monde, qu'y toucher brûlait. Aussi ils y entrèrent comme dans une ville sainte, tout remplis de crainte et de respect. Ces cosaques croque-mitaines furent des agneaux.

Les Prussiens et les Cosaques n'étaient pas les seuls à faire leur entrée dans Paris : Louis XVIII et la famille royale aussi. À partir de ce jour, Mme Hugo, qui était au plus mal avec son mari resté fidèle à l'empereur, pavoise. Adèle raconte dans ses mémoires que son enthousiasme n'a plus de limites, et qu'elle est alors exactement du même avis que son père Pierre Foucher. Les deux Bretons nantais vendéens ont les mêmes opinions, ce qui contribue à rapprocher encore leurs familles respectives, et cela se traduit dans le texte même d'Adèle par des sujets qui sont alternativement « Mme Hugo et mon père » ou « Mme Hugo ou mon père »... ce qui si l'on y prenait garde finirait par donner la troublante impression qu'Adèle et Victor (Hugo, pas Foucher) sont frère et sœur.

Rentrée des Bourbons, grandes cérémonies religieuses, feux d'artifice, illuminations, festivités, les trois parents participent à tous les événements avec leurs enfants, ce qui n'est pas du goût de la jeune Adèle qui déteste les mouvements de foule. C'est à l'une de ces occasions, les deux familles réunies voulant aller voir passer le cortège de la famille royale se rendant à une messe d'actions de grâce à Notre-Dame de Paris, que se place cet épisode nettement moins poétique, et partant plus vraisemblable, que le chapitre XXXIII du *Dernier Jour d'un condamné* :

C'était dans le mois de mai [1814] ; alors, il faisait beau en mai. On alla à pied et l'on trouva plaisant de faire marcher les deux plus petits ensemble. On dit à Victor de m'offrir le bras. Il était si novice qu'il mit son bras dans le mien. On rit beaucoup du dadet de garçon laissant la petite fille être le cavalier [...].

L'année suivante, le procès de séparation à rebondissements entre Léopold et Sophie Hugo conduit Eugène et Victor en pension – j'allais dire en prison, et c'est presque la même chose, car le procès a été si violent que Léopold interdit à ses enfants toute sortie afin de les soustraire à l'influence de leur mère qu'il juge pernicieuse. Il n'arrive toutefois pas, à son grand dam, à faire interdire les visites de sa femme, mais ses enfants ne sortiront plus, pas davantage à Noël qu'au jour de l'An. Mme Hugo n'ayant plus les moyens de conserver son logement devenu trop cher et trop grand, elle emménage dans le courant de l'année 1816 dans un appartement beaucoup plus petit mais plus proche de la pension de ses fils (18, rue des Petits-Augustins, à l'endroit où se trouve actuellement la cour de l'école des Beaux-Arts, 14, rue Bonaparte).

C'est pour Eugène et Victor le début de trois années et demie d'études sévères et, parallèlement, de leur carrière littéraire. Et par la force des choses, ils ne voient plus leurs amis Foucher. Mais leur mère, elle, continue de les fréquenter : « Les visites à ses fils occupaient ses journées », écrit Adèle dans l'une des versions de son livre, « et elle passait ses soirées chez Mme Lucotte ou chez Mme Foucher ».

Il reste de ces trois années et demie de pension trois cahiers qui contiennent les premiers essais poétiques de Victor Hugo, que l'on a appelés, conformément aux titres qui se trouvent

calligraphiés en tête de chacun d'eux, *Cahier de vers français, Poésies diverses, Essais*. Ils contiennent tous davantage d'hommages à sa mère qu'à la jeune Adèle, c'est le moins que l'on puisse dire : « À maman / pour le jour de sa fête : Sainte-Sophie » ; « À maman / pour le jour de l'an 1816 » ; « À maman » ; « À maman pour le jour de sa fête, 30 septembre 1816 » ; pour les étrennes de 1817 c'est un poème et une tragédie classique en cinq actes, 1 508 vers, *Irtamène*, qu'il lui offre ; pour les étrennes de 1818 un opéra-comique au titre significatif, *À quelque chose hasard est bon...* On trouve dans l'envoi de sa dédicace ce vers très remarquable, plus encore par ce qu'il dit que par sa forme d'alexandrin monosyllabique : « Tu me tiens lieu de tout : tiens-moi donc lieu de muse. » Beaucoup de déclarations d'amour aussi à la belle Mme Lucotte, mais Adèle n'est pas complètement absente, puisqu'on a conservé aussi cette petite charade de 1816, qui est presque à coup sûr le premier poème de Victor Hugo pour elle – et peut-être l'unique de cette période-là :

J'ai l'honneur d'être mon premier ;  
Mon second en sa fleur brille sur vous, Adèle.  
Souffrez que ma muse fidèle  
Ose vous offrir son entier. [*homme-âge*]

Toutefois le premier prénom noté n'était pas Adèle, mais *Cydèle*, invention grecque provenant d'une fusion significative de *Cybèle*, la bien nommée Déesse Mère (ou la mère des dieux), et d'*Adèle*, qui apparaît finalement en surcharge ultérieure. Peut-être s'agit-il donc surtout d'un hommage rétrospectif...

Nous ne parcourons pas davantage ces trois années si riches en créations littéraires de tous ordres. Rappelons seulement qu'elles voient naître, par le biais de traductions du latin notamment, des poèmes de plus en plus longs, du théâtre en vers et en prose comme on vient de le rappeler, et des textes en prose importants, à commencer par l'étude sur le *Gil Blas* de Lesage et la première version du roman *Bug-Jargal*.

Au début du mois de février 1818, le tribunal prononce enfin le jugement de séparation des époux Hugo. Sophie en profite pour réclamer la garde des enfants, et l'obtient par la raison que Léopold n'habite pas à Paris. Après trois ans de pension, Eugène et Victor vont pouvoir habiter de nouveau chez leur mère, à la fin de l'été – et reprendre, après trois ans, leurs visites communes quotidiennes chez leurs amis Foucher. Victor est alors aurolé de ses premiers succès, au concours de poésie l'Académie française (août 1817) puis au concours général de physique (août 1818) ; il correspond déjà avec quelques académiciens, dont le secrétaire perpétuel. Et il écrit des vers, beaucoup de vers. L'un de ses poèmes les plus réussis de cette époque-là, intitulé « Mes adieux à l'enfance », date de ce mois d'août 1818. Il y évoque ses jeux aux Feuillantines, mentionne en passant une « beauté naissante » qui y assistait, mais dédie pour finir l'ensemble du poème à... sa mère :

Toi qui de mon enfance heureuse  
Soutenais les pas chancelants,  
Viens de ma jeunesse fougueuse  
Contenir les écarts brûlants ;  
Jadis sans toi point d'allégresse,  
Ma mère ! toute ma tristesse  
Se dissipait sur tes genoux ;  
Aujourd'hui, si l'orage gronde,



Près de toi, je veux dans ce monde  
Rire encor des sots et des fous ;  
De cet Océan en courroux  
Bravons les vagues fugitives ;  
Tu rendis mes plaisirs plus doux :  
Tu rendras mes peines moins vives.

Il fait ses adieux à l'enfance, quitte sa pension, et retrouve sa mère et accessoirement aussi la « beauté naissante » du jardin des Feuillantines. Dans le livre intitulé « La Conjonction de deux étoiles » (*Les Misérables*, III, 6), Marius croise régulièrement une fille et son père dans le jardin du Luxembourg ; il ne trouve pas la fille jolie et la remarque à peine. Mais après une interruption de six mois, il les retrouve, reconnaît bien le père, mais ne reconnaît plus la fille :

La personne qu'il voyait maintenant était une grande et belle créature ayant toutes les formes les plus charmantes de la femme à ce moment précis où elles se combinent encore avec toutes les grâces les plus naïves de l'enfant ; moment fugitif et pur que peuvent seuls traduire ces deux mots : quinze ans. [...]

Quand Marius passa près d'elle, il ne put voir ses yeux qui étaient constamment baissés. Il ne vit que ses longs cils châains pénétrés d'ombre et de pueur.

Cela n'empêchait pas la belle enfant de sourire tout en écoutant l'homme à cheveux blancs qui lui parlait, et rien n'était ravissant comme ce frais sourire avec des yeux baissés.

Dans le premier moment, Marius pensa que c'était une autre fille du même homme, une sœur sans doute de la première. Mais, quand l'invariable habitude de la promenade le ramena pour la seconde fois près du banc, et qu'il l'eut examinée avec attention, il reconnut que c'était la même. En six mois, la petite fille était devenue jeune fille ; voilà tout. Rien n'est plus fréquent que ce phénomène. Il y a un instant où les filles s'épanouissent en un clin d'œil et deviennent des roses tout à coup. Hier on les a laissées enfants, aujourd'hui on les retrouve inquiétantes.

Celle-ci n'avait pas seulement grandi, elle s'était idéalisée. Comme trois jours en avril suffisent à de certains arbres pour se couvrir de fleurs, six mois lui avaient suffi pour se vêtir de beauté. Son avril à elle était venu.

On voit quelquefois des gens qui, pauvres et mesquins, semblent se réveiller, passent subitement de l'indigence au faste, font des dépenses de toutes sortes, et deviennent tout à coup éclatants, prodigues et magnifiques. Cela tient à une rente empochée ; il y a eu une échéance hier. La jeune fille avait touché son semestre.

Ce fameux « quinze ans », c'est l'âge qu'atteint Adèle le 28 novembre 1818, au moment où Mme Hugo reprend ses visites quotidiennes avec ses deux fils à la famille Foucher. Rien pourtant de l'éblouissement de Marius au jardin du Luxembourg ou de l'enthousiasme enfantin des Feuillantines ! Quand Adèle Hugo rapporte ces soirées dans les brouillons de son *Victor Hugo raconté*, elle en fait un tableau particulièrement rébarbatif, et ritualisé.

Sophie Hugo arrive, disparaissant derrière ses deux fils qui se donnent le bras. Elle conserve son châle et son chapeau, s'assied au coin à droite de la cheminée et sort son ouvrage de couture. En face de la cheminée, Pierre Foucher prend un livre, son mouchoir, sa bougie et sa tabatière qu'il garde à portée de main, puis il pose ses pieds sur les chenets ou à même les tisons et se met à lire sans autre forme de procès. Autour d'une table éclairée par une lampe au centre de la pièce,

Mme Foucher et sa fille Adèle s'occupent elles aussi à des travaux de couture, entourées d'Eugène et de Victor qui ne font rien. Et le plus extraordinaire, c'est que l'on ne parle pas, pour ne pas déranger Pierre Foucher dans sa lecture et dans sa maladie plus ou moins imaginaire, car il se croyait malade :

Mon père passait sa soirée à lire. [...]

Mme Hugo regardait pétiller le bois, sa prise de tabac dans les doigts. Elle prisait aussi. De temps en temps elle disait à mon père : « Monsieur Foucher, voulez-vous une prise ? » ou bien mon père offrait sa tabatière. C'était souvent les seules paroles et les seuls mouvements de la soirée. Ma mère toute à ses aiguilles ne disait mot, moi j'étais pensif, et Mme Hugo avait élevé ses enfants à ne jamais parler sans être interrogés. Je me suis souvent demandé depuis pourquoi Mme Hugo se dérangeait : changer un coin de feu pour un autre coin de feu ne valait pas beaucoup la peine.

Il y avait quelquefois de rares visiteurs, à commencer par le jeune oncle d'Adèle, Jean-Baptiste Asseline, le frère de sa mère (il était né en 1795), qui avait succédé à Pierre Foucher à son premier poste de greffier aux Conseils de guerre. Mais sa femme Amélie, précise Adèle, n'appréciait pas tellement la compagnie de Mme Hugo, si bien que leur présence restait exceptionnelle.

Ce n'était en tout cas pas Victor Hugo qui allait dissuader sa mère de passer ces soirées chez les Foucher. Cet hiver de 1818 confirma, ou lui révéla, son amour pour Adèle, devenue à quinze ans une belle jeune fille brune (alors que Cosette, dans le roman, aura les cheveux et les yeux plus clairs).

## **En 1819**

En mars 1819 – après les « Adieux à l'enfance », il faut saluer l'entrée supposée dans l'âge adulte –, Victor Hugo reçoit, pour sa grande ode intitulée « Le Rétablissement de la statue de Henri IV », la plus haute distinction des Jeux floraux de l'Académie de Toulouse, le lys d'or. Un mois plus tard, apparemment sans lien de cause à effet, mais le contraste reste saisissant entre ce poème altier et ces confidences timides, c'est le 26 avril 1819 que Victor (17 ans depuis deux mois) avoue son amour à Adèle (15 ans et cinq mois), dans cet hôtel des Conseils de guerre où passe désormais le boulevard Raspail. Comment connaît-on cette date ? Tout simplement grâce à une lettre de Victor à Adèle, écrite deux ans plus tard, le 26 avril 1821 – car sa passion pour les dates anniversaires semble née en même temps que son amour pour Adèle :

26 avril. – Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie ? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret en me promettant de me dire le tien. Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion. Je m'attachai avec violence à l'idée d'être quelque chose pour toi, tout mon être fut fortifié, je voyais enfin une certitude sur la terre, celle d'être aimé.

Cette certitude n'empêche pas les adolescents de conserver la plus grande réserve ; ils n'en

sortiront que pour aborder les jours de malheur auxquels il est fait allusion. Mais nous, nous ne les aborderons pas, à la plus grande satisfaction du public fleur bleue, car nous resterons à cette année bénie de 1819 dont nous fêtons le bicentenaire. Et nous arrivons ainsi, dans les brouillons d'Adèle Hugo, à la page consacrée à Issy, qui ne deviendra Issy-les-Moulineaux qu'à la fin du XIXe siècle. Première déconvenue : dans cette version originelle manque l'indication du lieu. Elle ne sera ajoutée que dans une version intermédiaire :

L'été 1819, ma mère avait loué trois ou quatre chambres dans un village à l'extrémité de Vaugirard – Vaugirard n'en finissait pas alors –, je ne me souviens plus du nom de l'endroit. Nous avions à notre disposition un bout de jardin dépouillé, on avait échancre son mur afin de plonger sur une place poudreuse où l'on dansait. Ma mère appelait cela la campagne. Rien ne me paraissait plus fatigant et plus triste. Nous n'y passions que le dimanche à cause de mon père qui avait son bureau.

Dans un petit ménage, on a peu d'objets en double. Chaque samedi, il fallait faire le déménagement, porter du linge, de l'argenterie – jusqu'à des casseroles et de la nourriture car nous ne trouvions rien à manger à notre campagne, ranger en arrivant, dresser les lits, le surlendemain repartir avec le bagage.

Mme Hugo faisait l'excursion du dimanche, elle dînait avec nous. C'est surtout de fruits qu'on manque dans les petits villages, elle en apportait. Je me rappelle un beau panier de fraises que le bon Eugène avait dans les mains en arrivant et du visage rouge de Mme Hugo. Il faisait très chaud et elle avait fait la route à pied [environ 5 km].

Cette année-là, un matin, Mme Hugo avait donné à Victor une commission pour la maison. Ce devait être l'été. Les jalousies étaient fermées et les fenêtres ouvertes, ce détail m'est bien présent. Victor me remit un papier plié. J'avais une appréhension de l'ouvrir devant lui, je le dépliai seulement après son départ. Il contenait des vers, un madrigal, une façon de vers à Chloris, ce que les jeunes appellent des vers amoureux. Je me rappelle celui-ci :

*Et le pupitre égare l'écrivain.*

À quoi cela avait-il trait ? Lui avais-je prêté aide pour écrire ? La raison m'échappe. Ces vers de vaudeville, cette note badine, préludaient à un sentiment sérieux.

Je ne veux point analyser, raconter, m'arrêter sur ce grand amour tombé sur moi, pauvre enfant de la foule. Ces souvenirs me sont sacrés, j'en suis heureuse et ils me rendent confuse. Je voudrais ensevelir dans mon cœur cette aurore, cette pensée hermine, voiler ce rayon blanc. Et pourtant, puisque c'est la vie de mon mari que je raconte, il faut bien dire son mariage et comment il s'est fait.

[...]

Les vers avaient amené un aveu, Victor m'avait dit : « Je vous aime. » Pour lui c'était dire : « Vous êtes ma femme. » Il allait travailler, gagner de l'argent, afin de pouvoir se marier. La littérature devait subvenir aux besoins, soutenir seule le ménage.

Comme c'est la règle dans la première version de ce livre, les souvenirs d'Adèle Hugo sont à la fois précis et confus. Précis jusqu'à des détails curieux, Eugène au panier de fraises, les jalousies fermées et les fenêtres ouvertes lors de la remise du billet amoureux, et ce vers solitaire qui est un décasyllabe, un peu énigmatique, absent des œuvres complètes, et qui restera de toute éternité le

seul vers de Victor Hugo découvert à Issy : Et le pupitre égare l'écrivain. C'est lui, et lui seul, qu'il aurait fallu graver dans le marbre de la plaque, mais qui l'aurait compris ? D'autant que la chronologie des faits reste confuse : Adèle semble tenir ce madrigal d'Issy dont il ne reste qu'un vers pour un préliminaire à la déclaration (« Les vers avaient amené un aveu »), alors que « l'été 1819 » suit forcément la déclaration du « 26 avril » de la même année...

La première version ne donnait pas même le nom de la ville ; la version définitive, beaucoup plus resserrée, sera plus explicite sur ce point :

Madame Foucher louait, pour la saison d'été, un pied-à-terre dans la banlieue. L'été de 1819, elle s'en alla camper à Issy. Cette villégiature contraria vivement Victor ; il eut beau insinuer qu'Issy n'était pas beaucoup plus loin que les conseils de guerre, qu'il n'y avait que Vaugirard à traverser et qu'on y était ; les visites ne purent plus être de tous les jours. Souvent pourtant, quand le temps était beau, madame Hugo prenait ses deux fils, achetait en route des corbeilles de fruits qu'ils étaient heureux de porter à Issy, et la domestique, à laquelle ils les remettaient, se hâtait d'ajouter trois couverts. Les fruits mangés, on allait dans le jardin respirer un peu de fraîcheur, mais quelquefois beaucoup de poussière, parce que le mur du fond, échancré à dessein, était sur la place du bal du village.

À part le dîner d'Issy, Victor n'avait aucune distraction.

C'est à partir de ce paragraphe qu'un jeune et futur grand historien de l'art, Pierre Miquel, né dans le Cantal à Maurs en 1921 (à ne pas confondre avec l'historien homonyme né à Montluçon en 1930, professeur d'histoire à la Sorbonne), c'est à partir de ce paragraphe que Pierre Miquel écrit le premier chapitre de son si plaisant premier livre, *Hugo touriste, 1819-1824, Les vacances d'un jeune romantique, Issy, Sceaux, Dreux, Montfort-l'Amaury, La Roche-Guyon, Gentilly*, publié aux éditions La Palatine (Paris-Genève) en 1958.

Son premier chapitre, qui s'intitule « Issy », compte une douzaine de pages. Douze pages sur un paragraphe d'une douzaine de lignes, cela implique au moins quelques digressions, et des collages plus ou moins convaincants. Mais une note attire l'attention, c'est celle par laquelle Pierre Miquel explique comment il en est venu à partir de ce texte à identifier la maison, car c'est bien à lui que l'on doit la première plaque, posée en 1985 seulement. « J'ai réussi à identifier cette maison », écrit-il, « grâce à une lithographie de Bacler d'Albe représentant "le bal d'Issy" et à l'indication du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* qui précisait : "le mur échancré à dessein était sur la place de bal du village". » Le problème, à supposer que la gravure fût d'une fidélité aussi historique que les souvenirs d'Adèle, c'est que trois échancrures étaient visibles sur la lithographie en question, correspondant à trois maisons possibles. Par élimination en fonction de la dimension des maisons et de la largeur de l'échancrure, Pierre Miquel fait son choix et juge qu'il correspond « exactement » avec la vérité. Il termine sa note ainsi : « Cette maison existe toujours ; elle fut surélevée d'un étage en 1872. Actuellement 5 rue Auguste Gervais. »

La démonstration est brillante, mais s'achève hélas par une coquille : ce n'était pas le 5, rue Auguste Gervais, mais bien le 15. Étant moi-même allé faire une enquête trop rapide à l'époque où je préparais le premier tome de ma biographie de Victor Hugo, je ne la relevai pas, et ne vis pas davantage la première plaque devenue il est vrai presque invisible ; j'ai donc écrit, et pensé pendant des années, que la maison en question était tout près du fameux café des Colonnes. Cette erreur fatale (de dix numéros) est maintenant corrigée dans la topographie, à défaut de l'être dans la biographie. Quel crédit accorder toutefois à cette identification de Pierre Miquel ? Je la trouvais très incertaine avant de suivre son raisonnement de plus près ; c'est la raison pour laquelle j'ai

préféré, au comminatoire « Dans cette maison » de la première plaque, substituer un « ici » plus vague et correspondant davantage, en plus du jeu de mots toujours facile, à la vérité qui « finit toujours par être inconnue », pour reprendre la formule si efficace (et si juste en matière biographique) de *Mille Francs de récompense*. Maintenant j’y crois pourtant davantage, car cette « lithographie de Bacler d’Albe » qui ne me disait rien tout d’abord, même si Pierre Miquel la reproduit consciencieusement, est vraiment une trouvaille.

Louis Albert Guislain Bacler d’Albe est un général né en 1761, mort à Sèvres en 1824, ayant sans doute vécu un moment à Issy entre-temps. C’est à la fois l’un des plus anciens compagnons de Napoléon Bonaparte, l’un des meilleurs cartographes de son temps (il a réalisé la première carte homogène de l’Europe au 1/100 000e), et l’un des premiers peintres des Alpes et du Mont-Blanc avant de devenir un bon peintre de batailles (Arcole, Austerlitz) et de rester un excellent lithographe (et accessoirement encore un peintre d’assiettes et de vases pour la manufacture de porcelaine de Sèvres). Ses biographes ont loué la précision topographique de sa peinture et de ses lithographies, due à sa formation de géographe. En 1822, soit trois ans seulement après les rencontres à Issy d’Adèle et Victor, il publie un beau recueil de 48 planches avec un charmant texte de présentation, intitulé *Promenades pittoresques et lithographiques dans Paris et ses environs*, Paris, À la lithographie de G. Engelmann rue Louis le Grand N° 27. Miracle de la technologie ! il est désormais possible de le feuilleter sans peine, en trois clics et librement, sur Gallica. Voici le joli petit texte qui accompagne la lithographie intitulée « Le bal d’Issy » :

Ne trouvant au-delà de Javelle [Javel] rien d’intéressant sur les bords de la Seine, je me décide à traverser la plaine pour arriver directement à Issy. Le son lointain et cadencé d’un tambour m’annonçait quelque fête ; elle devait bien plus m’intéresser que les ruines d’un prétendu temple d’Isis qu’autrefois j’avais inutilement cherché dans ce village où il n’existe d’antique que deux ou trois toises d’un mur informe d’une maison des champs du roi Childébert.

À l’extrémité du village, près des murs du château qui appartenait au prince de Conti, une salle ombragée par de vieux marronniers devient chaque dimanche l’asile du plaisir et de la plus franche gaité. Là se réunissent les blanchisseuses et les jeunes vigneronnes du pays ; quelques militaires y viennent partager leurs amusements. Point de luxe, point de parures recherchées ou de triste étiquette ; on danse, on saute, on rit, et le lendemain on reprend ses occupations ordinaires.

La concordance de temps presque exacte entre le dessin de Bacler d’Albe et les souvenirs d’Adèle Hugo, la précision topographique si rare à l’époque de cet excellent lithographe, l’intelligence de l’enquête de Pierre Miquel, tout cela me conduit désormais à donner à la plaque que nous inaugurons un caractère de vraisemblance beaucoup plus grand que je ne l’avais tout d’abord espéré.

## L’épigraphe

Maintenant que nous avons fait sinon le tour de cette place de bal, du moins celui de cette plaque de marbre, reste pour finir le choix de l’épigraphe. La meilleure aurait été la seule contemporaine, on l’a dit, « Et le pupitre égare l’écrivain », mais elle aurait été difficile à comprendre. Pierre Miquel avait quant à lui choisi ce vers pour son chapitre « Issy » : « Ce doux penchant devint une indomptable flamme ». L’idée était bonne, mais contrevenait à la mienne, qui orientée par le bicentenaire était de choisir un passage du seul poème pour Adèle écrit en 1819,

« Premier Soupir ». Quand Victor Hugo avait donné son manuscrit à son inspiratrice, en décembre 1819, il avait demandé en échange douze baisers, mais malgré sa promesse il n'en avait reçu que le tiers... Il est vrai qu'il s'agit d'une pièce bien sombre : le poète imagine sa mort loin de sa bien-aimée, à laquelle il rend sa liberté. Certains vers ne sont guère prémonitoires :

Oui, je mourrai ; déjà ma lyre en est en deuil.  
Jeune, je m'éteindrai, laissant peu de mémoire,  
Sans peur ; puisque de front j'ai contemplé la gloire,  
Je puis voir de près le cercueil,  
L'élysée immortel est près des noirs royaumes,  
Et la gloire et la mort ne sont que deux fantômes,  
En habits de fête ou de deuil !

Vis heureuse, ô ma jeune amie,  
Jouis en paix de tes beaux jours ;  
Sur le fleuve du temps mollement endormie,  
Laisse les flots suivre leur cours !

J'avais aussi pensé à un poème moins connu, car non repris dans les *Odes et Ballades* mais publié seulement en 1820 dans le recueil des *Jeux Floraux*, « Le Jeune Banni ». Composé en février 1820, il retrace assez précisément, en les transposant, le tableau des premières amours entre Victor (ici Raymond) et Adèle (ici Emma), qui seront empêchées par leurs parents. Ce passage, par exemple, explique qu'il y eut un âge d'or (comprendre les années 1818-1819), où les amants n'avaient pas besoin de s'envoyer des lettres puisqu'ils se voyaient tout le temps :

J'ose t'écrire ; hélas ! à nos ardeurs naissantes  
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours ?  
Les doux aveux de nos amours  
À peine ont effleuré nos lèvres innocentes ;  
Un mot faisait tous nos discours.  
Mes regards te parlaient ; j'ai lu dans ton sourire.  
Tu m'aimais sans transports ; je t'aimais sans délire.  
C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Comme leur histoire est transposée vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle chez un disciple de Pétrarque, on trouve aussi ces deux beaux vers qui résument assez bien le contraste entre le triomphateur des Jeux Floraux et l'amant timide : « Si Pétrarque est roi de la lyre, / Il est esclave de l'amour. » Mais le passant se serait sans doute demandé : pourquoi Pétrarque ?, et n'aurait pas compris.

Quoi qu'il en soit, j'appris pendant cette recherche d'épigraphe que la plaque, restreinte par son environnement, ne pourrait abriter qu'un vers solitaire. Tempête sous un crâne ! D'où le recours à la belle ode intitulée tout simplement « À toi », écrite en décembre 1821 pour le jour de la sainte Adèle, « Ce jour que son doux nom décore, / Ce jour sacré parmi les jours ! » Cette ode, où Pierre Miquel avait du reste puisé l'épigraphe de son chapitre, commence précisément par retracer en vers l'histoire d'amour que nous venons de parcourir en prose :

Ô Vierge ! à mon enfance un Dieu t'a révélée,

Belle et pure ; et, rêvant mon sort mystérieux,  
Comme une blanche étoile aux nuages mêlée,  
Dès mes plus jeunes ans je te vis dans mes cieux !

Je te disais alors : « Ô toi, mon espérance,  
Viens, partage un bonheur qui ne doit pas finir. »  
Car de ma vie encor, dans ces jours d'ignorance,  
Le passé n'avait point obscurci l'avenir.

Ce doux penchant devint une indomptable flamme ;  
Et je pleurai ce temps, écoulé sans retour,  
Où la vie était pour mon âme  
Le songe d'un enfant que berce un vague amour.

Il y avait bien de quoi pleurer ce temps, car Adèle un jour – le 26 avril 1820 précisément, soit un an après la première déclaration – Adèle se trahit auprès de sa mère en laissant tomber par inadvertance devant elle une lettre exaltée de Victor qui devait à son habitude avoir signé « ton époux ». Mme Foucher en parla le soir même à son mari Pierre Foucher, et les deux parents après s'être consultés se rendirent en délégation chez Mme Hugo pour connaître ses intentions. Cette dernière, qui avait plus que jamais les plus hautes ambitions pour son fils, reçu le mois précédent par Chateaubriand en personne, tomba absolument des nues, fit comparaître son fils pour le confondre publiquement, et découvrit cette chose inimaginable que l'espoir des muses de la nation était vraiment amoureux de celle qu'elle avait toujours pris pour une petite oie blanche. Dans toutes les versions d'Adèle Hugo, le chapitre qui raconte cette triste histoire s'intitule « Les vieux amis se séparent ». Car les parents vexés, liés depuis plus de vingt ans, décidèrent du jour au lendemain de ne plus se voir : « On dirait que c'est partout la loi à la nuit de suivre le jour », conclut Adèle dans la première version : « Nous nous aimions et la désunion est venue. L'amour a délié la longue amitié, notre jeunesse a séparé les vieux amis. » Adèle ne reverra notamment jamais Mme Hugo, qui meurt à l'âge de 49 ans le 27 juin 1821. Dans le poème « À toi », qui date du mois de décembre de la même année, Victor s'adresse à Adèle, mais comme dans le « Premier Soupir » il lui propose de lui rendre sa liberté – et il réunit alors une nouvelle fois les deux seules femmes qui ont compté dans sa « jeune vie » :

Oh ! de ton doux sourire embellis-moi la vie !  
Le plus grand des bonheurs est encor dans l'amour.  
La lumière à jamais ne me fut point ravie :  
Viens, je suis dans la nuit, mais je puis voir le jour !

Mes chants ne cherchent pas une illustre mémoire ;  
Et s'il me faut courber sous ce fatal honneur,  
Ne crains rien, ton époux ne veut pas que sa gloire  
Retentisse dans son bonheur.

Goûtons du chaste hymen le charme solitaire.  
Que la félicité nous cache à tous les yeux.  
Le serpent couché sur la terre  
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux !

Mais si ma jeune vie, à tant de flots livrée,  
Si mon destin douteux t'inspire un juste effroi,  
Alors fuis, toi qui fus mon épouse adorée ; –  
Toi qui fus ma mère, attends-moi.

Adèle a désormais le marché en main : soit elle l'épouse, et il vit avec elle, soit il meurt pour rejoindre sa mère adorée. Ce joli vers, « Le plus grand des bonheurs est encor dans l'amour » – sans e à encore comme les poètes ont le droit de l'écrire par licence poétique –, ce joli vers qui pourrait être d'Alfred de Musset (ami d'enfance de Paul Foucher, le jeune frère d'Adèle), n'est ainsi pas aussi léger qu'il en a l'air. Il est cassé en deux sur la plaque, pas assez large pour le contenir en entier, mais ceux qui réfléchiront à cet encor sans e comprendront dans le meilleur des cas qu'il ne peut s'agir que d'un vers.

L'une des spécificités de cette plaque d'Issy-les-Moulineaux est d'associer à Victor Hugo la mémoire de son épouse, souvent oubliée – « Une voix dans le demi-jour », pour reprendre le beau titre de la belle préface d'Irène Frain au Victor Hugo raconté par Adèle Hugo –, mais aussi de rappeler l'importance des dimanches de l'été de 1819 à Issy. Entre un passé traumatisant (l'enfermement en pension, la séparation de la mère), et un futur qui ne l'est pas moins (la séparation de la fiancée, la mort de la mère), ces dimanches représentent pour ainsi dire une sorte d'île heureuse et fugitive, comme un dernier écho des Feuillantines, dans cette vie plutôt sombre. C'est ainsi que l'on peut expliquer, au début des *Misérables*, dans « une chaude et claire journée d'été » de l'année 1817, pourquoi l'idéale partie de campagne du double quatuor de jeunes gens passe par le parc d'attraction d'Issy, dans l'ancienne propriété des Vaudetard, derniers instants de bonheur avant que Tholomyès abandonne brutalement Fantine à son triste destin de fille mère – c'est au tout début du roman (*Les Misérables*, I, III, 4), Cosette vient d'être conçue. Les Isséens et les Isséennes auront désormais vraiment de quoi méditer avec cet alexandrin : « Le plus grand des bonheurs est encor dans l'amour », tant cet *encor*, avec ou sans e, en l'occurrence sans, peut offrir de nombreuses interprétations.